PRINTEMPS BERBÈRE

Un demi-siècle de lutte

L'espoir apparaît de l'autre côté, chez ces Amazighs de l'Afrique du Nord qui revendiquent leur amazighité et le droit à l'existence...

Le peuple algérien, nord-africain en général, a subi des invasions successives par les différentes vagues de colonisateurs qui sont passés par cette chère patrie au cours des siècles. Les Amazighs ont subi des blessures profondes provoquées par toutes ces conquêtes, qui se sont succédé l'une après l'autre et qui ont rendu l'Amazigh marginal dans sa terre ancestrale.

1962, l'indépendance est proclamée, l'Algérie de Massinissa, de Dihia, de Abane et de Ben M'hidi, qui croyait à la fin des ténèbres et des longs siècles d'obscurité durant lesquels les lumières s'étaient éteintes sur son sol et qui croyait aussi à un avenir lumineux pour les futures générations qui vont vivre l'unité dans leurs diversité et bénéficier du progrès et de la justice. Mais, les prédateurs sont là, ils guettent le trône, la liberté promise et tellement recherchée par le peuple est confisquée.

1963, la Kabylie, région historique, connue pour sa résistance féroce au colonialisme français, se révolte contre l'injustice de Ben Bella. Aït Ahmed, figure emblématique de la révolution nationale, devient le meneur de cette grande insurrection qui a entraîné la mort de 500 Kabyles. C'est le début d'une opposition qui se constituera au cours des générations et qui remettra en cause le système en place.

Les années 70 où l'époque de la terreur sous la dictature du «Franco» algérien atteint son apogée : dans ce climat tendu, une élite politique et intellectuelle particulièrement kabyle émerge. Des voix féeriques à l'image de Ferhat Imazighen Imoula, Aït Menguellet, Ideflaouen et Matoub Lounes exhortent le peuple à revoir ses racines, ses valeurs authentiques, son identité et prendre conscience de la nécessité de se libérer de ses séquestreurs en l'occurrence du régime en place.

La chanson n'était pas le seul moyen de lutte, le théâtre aussi était présent avec l'éternel Kateb Yacine et Mohya qui voulaient inscrire l'Algérie et l'Algérien dans l'universalité tout en restant authentique pour ne pas s'aliéner.

Des travaux de recherches commencent à voir le jour sur la langue berbère, Mouloud Mammeri, auteur d'un livre de référence sur la grammaire amazighe et l'Académie berbère qui apparaît en France par la volonté de certains animateurs du Mouvement culturel berbère, à l'image de Bessaoud Mohand Aarab.

Devant un système paranoïaque qui ne jure que par lui-même et par ses idées et convictions idéologiques et face à un pouvoir qui s'est drapé d'une certaine légitimité révolutionnaire et un régime économique soi-disant socialiste par lequel on a leurré le peuple, une partie des enfants de ce peuple s'insurge et jure de ne jamais capituler devant l'ordre établi. Une autre génération qui apporte des nouvelles conceptions qui remettent en cause toutes les pensées du système, jugées désuètes et incompatibles avec la réalité sociale, politique et culturelle du pays.

C'est le 20 Avril 1980, après l'interdiction de la conférence de Mouloud Mammeri sur les poèmes kabyles anciens prévue à l'Université de Tizi-Ouzou, le peuple se révolte. Le pouvoir est en furie, des forfaits ont été commis, des filles violées dans des résidences universitaires, la nuit du 20 Avril, des animateurs de cette révolte ont été interpellés et emprisonnés, la Kabylie est désormais classée zone rouge.

La génération de 80 a frayé la voie à d'autres générations de militants et c'est grâce à elle que des tabous sont cassés, la peur recule, le débat sur l'identité et la démocratie s'ouvre.

La Kabylie va servir comme une locomotive qui guidera la machine militante en Algérie, naissance de mouvements et de groupes de militants qui vont prendre en charge des revendications diverses, identitaires, justice sociale, égalité entre les sexes, etc. Après les évènements d'Octobre 1988, le pouvoir commence à s'étioler devant la volonté du peuple qui voulait un changement. Dans cette conjoncture, le pouvoir engage une série de réformes qui consacrent le multipartisme, un regain d'espoir pour un pays soumis au régime du parti unique depuis 1962.

Entre la peste islamiste qui mobilise des foules désespérées et le choléra d'une junte militaire qui s'est cramponnée au pouvoir d'une manière obstinée, la démocratie est étouffée. Le FFS et le RCD, censés faire une alliance démocratique, sont malheureusement divisés et récupérés soit par les islamistes soit par les militaires. Le MCB, qui portait haut et fort la revendication culturelle berbère, est scindé en deux partis. Hélas, le combat de toute une génération est parti en fumée.

L'Algérie sombre dans une guerre civile qui fait 200 000 morts, des disparus et des intellectuels qui seront des boucs émissaires, le rêve démocratique s'éclipse dans les cieux de l'Algérie. Face à cette calamité, une élite préfère rester, résister et combattre sur deux fronts. Matoub Lounes est l'exemple de toute cette frange. Il était la voix du peuple, l'expression d'un malaise social et d'une quête identitaire. La chanteur rebelle paye cher son engagement, il fut assassiné le 25 juin 1998 à Tizi-Ouzou.

Trois ans plus tard, un autre printemps en Kabylie, mais cette fois-ci il est noir, un printemps qui laisse des tumeurs difficile à guérir. Des centaines de jeunes assassinés, sans aucune réaction nationale ou internationale. Les Archs, qui ont mené cette révolte et qui ont été les représentants du peuple, ont échoué dans leur mission, faute de maturité politique pour certains et de connivence pour d'autres.

Le Printemps noir de 2001 et contrairement au Printemps berbère de 1980 a laissé plus de négatif que de positif.

- Un désespoir qui s'enracine de plus en plus dans la société.

- La politique et le politique ont perdu leur place chez les citoyens, aucun discours n'est écouté et aucune personne n'est intègre pour les gens.

- Apparition du banditisme, de la délinquance et du sectarisme religieux qui prend de l'ampleur entre intégristes islamistes et les nouvelles vagues de chrétiens kabyles.

Face à cette situation désespérante, l'espoir apparaît de l'autre côté, chez ces Amazighs de l'Afrique du Nord qui revendiquent leur amazighité et le droit à l'existence. La Kabylie, qui a échoué dans son terrain, récolte les fruits de ses sacrifices dans d'autres régions berbérophones, au Maroc, en Libye et en Azawad. Certes, la Kabylie vit l'impasse, mais l'espoir nous est permis et comme dit l'adage allemand «ce qu'on ne peut pas atteindre en volant, il faut l'atteindre en boitant».

Amar Benhamouche,
étudiant en psychologie clinique,
Université de Béjaïa.

L'ALGÉRIE SOUS BOUMEDIÈNE

Quand le rêve était permis...

«...Maintenant les enfants vont à l'école, les gens se font soigner, chose qui n'existait, ni en 1954 ni en 1962 !» (Professeur Pierre Chaulet).

Merci, M. Chaulet pour cet avis tranché ! Voilà quelqu'un qui a milité, sa vie durant, et qui ne foule pas aux pieds tous les sacrifices consentis par de multiples générations. Il a rappelé, lors de l'hommage qui lui a été rendu en binôme avec Claudine, son épouse, au Forum d'*El Moudjahid*, le combat et parfois le martyre de cette multitude d'anonymes qui ont fait de l'Algérie libre, un idéal mortel. D'ailleurs Claudine et Pierre Chaulet, n'ont-ils pas intitulé leur ouvrage : Le choix de l'Algérie, deux voix, une mémoire, qu'ils ont présenté à l'occasion de l'hommage qui leur était rendu le 18 avril 2012, par l'association Machaâl Echahid, l'Assemblée populaire communale d'Alger-Centre et le quotidien national *El Moudjahid* ?

Et comme le bonheur n'est jamais orphelin, Nassim Sidi Saïd, notre champion automobile de formule 3, a, dans une magistrale intervention le même jour à la Chaîne III, développé un discours que peu d'intellectuels, ou d'hommes dits politiques, peuvent dérouler sans se draper de cette hypocrisie qui peut les abriter dans différentes chapelles idéologiques. On fait, volontiers, remonter nos tares à l'époque de Boumediène où le pays aurait pris le mauvais virage en socialisant, contre son gré, une société façonnée par «le fait religieux et l'économie féodale et que si…». Sidi Saïd ne va pas par 36 chemins pour affirmer que ce pays qui a subi une colonisation féroce de plus de 130 ans, une guerre sans merci de plus de 7 longues années, une histoire millénaire, n'a pas à se poser, encore, des questionnements identitaires. Il faut que l'on travaille pour que dans les cinquante années à venir, nos enfants soient fiers de leur ascendance comme nous le sommes pour la nôtre qui nous a légué un beau pays. Nous, nous ne sommes pas moins que ces pays émergents du BRIC et dont les chances de décollage économique, étaient, peut-être, moindres que les nôtres ! Il affirmera sans détour, qu'il ira voter, le 10 mai prochain… pour bien marquer sa citoyenneté. Époustouflant, il ne nourrit aucune animosité envers le département tutélaire. Il reconnaît que même si l'on n'a pas encore envisagé la réalisation d'un circuit pour les courses automobiles, il n'en demeure pas moins que le pays, qui a d'autres priorités, ne tardera pas à envisager une telle structure sportive. Quant à dire que «le football prend tout !», Nassim rétorque : «Le foot est un phénomène de société mondial… il n'est pas le propre de l'Algérie.»

N'est-il pas temps de regarder, sereinement, l'avenir et de se dire : «Basta ! Arrêtons de reprocher à X et à Y nos déboires passés et à venir.» Avons-nous le droit, encore, de juger ceux qui nous ont précédés ? Ce serait plutôt eux qui sont en droit de nous juger pour avoir dilapidé, disons, le peu qu'il nous aurait légué. Où sont donc passés ces grands complexes pétrochimiques que sont Arzew et Skikda ? Qu'est-il advenu des hauts fourneaux d'Annaba et du complexe tracteurs et engins de travaux publics de Constantine, des complexes électroniques et électroménagers de Oued-Aïssi et de Télagh ? Quel est le pays qui, à peine sorti d'une longue nuit coloniale, construisait des camions qui remportaient les deux premiers rallyes du Paris-Dakar, quand certains pays du Golfe n'avaient, pour seule monture, que le rustique chameau ? Peut-on, sans prendre de risques, confier à un pays nouvellement indépendant l'organisation d'un festival culturel continental, un Sommet des pays non alignés et des Jeux méditerranéens quand d'autres pays, plus avancés, n'envisageaient ou ne pensaient même pas de le faire ? L'industrie du cinéma naissant par l'intermédiaire d'un CNC (Centre national du cinéma) remportait par la coproduction ou la production propre, un Oscar, un Lion d'or et une Palme d'or. Çà ne pouvait être le fait du hasard, mais une juste récompense pour le travail accompli et une légitime reconnaissance internationale. La Mecque des révolutionnaires n'avait nullement usurpé ce titre que nulle autre ville qu'Alger n'aura hérité. Quel est le pays qui venait à peine de hisser son pavillon à la hampe de Manhattan pouvait présider une Assemblée générale des Nations unies et oserait narguer les grands de ce monde par une sortie pour le moins inattendue : un Ordre nouveau pour un monde plus juste envers les plus faibles. Dès lors, le sort des dirigeants algériens était scellé.

Où est donc passé le complexe antibiotique de Médéa ou encore celui des pompes et vannes de Berrouaghia ? Qui a réalisé les complexes sportifs du 5-Juillet, de Annaba, d'Oran et d'ailleurs ? Qui a délocalisé dès 1969 les réunions du gouvernement pour les programmes spéciaux de la Kabylie, des Aurès, du Titteri, des Oasis, de la Saoura et de Saïda ? En «un règne sans partage» de 13 ans, l'Algérie aura été au-devant de la scène par : un plan triennal, deux plans quadriennaux. Les grands moments intensément politiques auront été : la nationalisation du secteur minier en 1966, des hydrocarbures en 1971, suivie de l'ordonnance portant Révolution agraire en 1972 et le débat politique sur la Charte nationale en 1976. Et ce n'est pas peu quand on sait que le pays était encore désargenté. L'enseignement supérieur se dotait, lui aussi, de l'Institut national des hydrocarbures (INH), de l'Institut algérien du pétrole (IAP), de l'Université des sciences et des technologies de Bab Ezzouar, de l'Université islamique Emir-Abdelkader avec l'apport d'Oscar Nieymeir, la légende vivante de l'architecture moderne, et l'Université des sciences et des technologies d'Oran (USTO).

L'avion «Algérie» était, n'en déplaise aux baveurs, sur le tarmac, il se dirigeait vers la piste d'envol, malheureusement, les nouveaux messies illuminèrent d'autres sentiers pour le crash programmé. On proposait, ni plus ni moins, la destruction par un doux euphémisme appelé : Restructuration.

Farouk Zahi

TEXTO

• A ma chérie Fayza qui ne cesse pas de me dire prouve-moi que tu m'aimes !, que tu m'adores ! Et qu'elle est vraiment thahawachtiw.

Alors écoute-moi bien bébé adoré : depuis que je t'ai connue, mon cœur ne bat que pour toi, ton amour coule dans mes veines, tu es ma raison d'être et c'est toi qui me fais vivre chaque instant de ma vie. Le jour où nous nous sommes rencontrés, mon amour ne fait que grandir, je ne cesserai jamais de t'aimer. Mais il faut m'avouer tout ce qui va et tout ce qui ne va pas. Je veux tout savoir ! Je serai toujours à tes côtés pour te soutenir ; sois juste forte et inch'Allah tu réussiras dans tes études et tu auras ton bac.

A présent, je te remercie de m'avoir donné la chance de te connaître et de m'avoir écouté de longues heures car tout simplement je t'aime… je t'aime... je t'aime à la folie ou bien avec le mot que nous nous employons très souvent «je t'amouuuuur».

Ton chmatha adoré